



# L'étoile sombre

Légérie sacrifiée de la mode  
et du cinéma

**PHILIPPE DURANT**



LA MANUFACTURE DE LIVRES  
le manufactura de livres



# L'Étoile sombre



Philippe Durant

# L'Étoile sombre

  
la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue  
et être tenu informé de nos publications,  
envoyez vos coordonnées en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris

ou

[contact@lamanufacturedelivres.com](mailto:contact@lamanufacturedelivres.com)

[www.lamanufacturedelivres.com](http://www.lamanufacturedelivres.com)

ISBN 978-2-35887-877-7

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## L'AGRESSION

Septembre 1944.

Le soleil enrobe de sa douce quiétude le dernier printemps de guerre. Les Allemands ont abandonné le sud de la France, ne laissant derrière eux que des mauvais souvenirs et des familles broyées. Rares sont ceux à regretter le départ de ces uniformes vert-de-gris qui n'ont jamais réussi à se fondre vraiment dans le décor. En reprenant le chemin d'un Reich désormais déliquescents, ils favorisent la renaissance d'une notion que l'on croyait à jamais enfouie : l'espoir. La France se prend déjà à rêver de lendemains qui chantent, même si les notes restent discordantes. Car, pour certains, c'est une

toute autre musique qui assaillent leurs tympanes, celle du doute, trop souvent accompagnée par celle de la peur. Ces airs-là n'ont rien de mélodieux et se rapprochent trop des orages wagnériens.

Mireille Balin est dans le doute.

Depuis qu'elle a quitté sa villa cannoise, elle est envahie par des questions qui la taraudent et gâchent ce bon sourire qui, il y a peu, continuait d'illuminer les écrans européens. La star n'est plus qu'une étoile chancelante. Elle sait qu'on va lui faire payer le prix de sa liaison avec l'officier allemand Birl Deissböck. Elle le sait, mais elle n'en connaît pas encore le montant.

L'amour est-il punissable ? Oui, quand il concerne *l'envahisseur*, répondent d'une même voix ceux qui ont souffert du joug allemand, mais aussi les autres, tous les autres. Elle aurait pu s'éprendre d'un repris de justice, d'un pilleur de banques, ou même d'un assassin de vieilles dames, on lui en aurait moins tenu rigueur. Les compagnes de tous les guillotins de l'Histoire de France ont rarement été inquiétées par la justice. L'amour a en commun, avec la justice, d'être aveugle.

Pour l'heure, Mireille n'a aucune idée de son avenir. Elle s'est installée dans un modeste appartement situé dans une bâtisse de Monaco pompeusement nommée château Périgord. Mais de château il n'en a que le nom. Quant au Périgord, il est bien loin...

Le choix de Monaco ne doit rien au hasard. Mireille espère que le statut privilégié de cette principauté la protégera. Elle joue gros, mais espère empêcher la mise.

Birl est à ses côtés. En tant qu'officier allemand il peut soit se constituer prisonnier, soit tenter de regagner son pays natal. Il préfère rester auprès de cette femme dont la beauté l'a fasciné. Depuis plusieurs jours, il tente une ouverture auprès de l'armée américaine. Les soldats de l'oncle Sam ont pris pied en Provence et sur la Côte d'Azur, sans avoir aucun compte à régler. Hélas, ils sont débordés par le nombre d'actions à mener en même temps et de prisonniers à gérer. Pour eux, il ne s'agit plus seulement de libérer un pays, de traquer les soldats nazis, mais aussi d'installer une sorte d'autorité de transition pour éviter que la chienlit

n'envahisse les rues. Pour efficaces qu'ils sont, ils ne peuvent tout contrôler. Ils sont plus préoccupés par le sort de la France que par celui des Français.

Birl leur a fait savoir qu'il était prêt à leur offrir son aide. Parlant plusieurs langues, il peut épauler les GI's dans leur gestion des prisonniers, voire accomplir des missions plus ou moins diplomatiques. Il espère se placer sous leur protection et, par extension, faire de même avec Mireille.

En ce mercredi d'apparence calme, le couple attend des émissaires américains. Les négociations devraient bientôt débiter. Une issue pourrait se dessiner dans la grisaille de l'incertitude.

On frappe à la porte de l'appartement.

Birl va ouvrir, le cœur empli d'espoir. Le petit groupe d'hommes qui lui fait face n'a rien d'américain. Ils portent des armes mais point d'uniformes. Leurs tenues sont hétéroclites, presque débraillées. Des brassards sur les bras de quelques-uns indiquent qu'ils font partie de la Résistance. Mot magique qui, depuis la débâcle allemande, regroupe bien des engeances disparates.

Ils bousculent Birl sans aucun ménagement, le

repoussant dans l'appartement. Ils crient, menacent, ordonnent. Ils se disent chargés des arrestations des *collabos*. Mais ils ne disposent d'aucun mandat, d'aucun papier officiel. Rien. Seuls leurs brassards, façonnés à la hâte, leur servent de sauf-conduit. Mireille et Birl n'ont nul besoin d'être fins psychologues pour comprendre que ces messieurs ne sont que des ordures qui s'arrogent un pouvoir exorbitant. Sous prétexte de laver l'honneur de la France, ils souillent les plus élémentaires droits de l'homme et singent les agissements de la tristement célèbre Gestapo française de la rue Lauriston.

Ces porteurs d'une mâle assurance qui leur convient si peu savent à qui ils ont affaire. Ils savent que la femme qui se tient devant eux est Mireille Balin. *La Balin* ! Une star de cinéma offerte à leurs pires turpitudes. Ils en salivaient déjà en montant les marches, ils sont désormais prêts à l'hallali. Armes dans les mains et vengeance dans les yeux, ils vont franchir les frontières de la dépravation en se soutenant les uns les autres. Même les loups les plus affamés gardent une certaine dignité.

Birl est roué de coups.

C'est leur manière à eux d'appliquer la justice. Une justice expéditive, qui n'a de justice que le nom. Ils ne savent rien sur cet homme mais le seul fait qu'il soit Allemand suffit à le condamner. Il échappe de peu à une balle dans la tête, mais non aux coups de poings, de pieds et de crosses. Ces courageux *résistants* français prennent un plaisir visible à cette destruction.

Mireille est traînée à l'écart. Elle craint le pire. Il va se produire, se décupler, se déchaîner... et s'acharner.

Ces hommes bestiaux lui arrachent ses vêtements, trop fiers de voir nue devant eux l'une des plus belles actrices de France. Ils se gaussent. Ils se gargarisent. Puisant dans le plus ordurier des vocabulaires des mots qu'aucune femme n'aime entendre. Mais ils ne s'arrêtent pas là. Ce serait trop facile. Trop rapide aussi. Ils veulent leur vengeance. Elle va voir ce qu'elle va voir la salope, la passionnée des nazis.

Mireille ne fait pas que voir, elle subit. Elle subit le viol de tous ces hommes qui se ruent sur elle, se la renvoient les uns aux autres avec des rires de hyène. Ils sont fiers de leur toute-puissance, fiers de leur

virilité, fiers de transformer une femme en loque inhumaine. Après tout, elle l'a bien mérité, non ?

La violence efface le temps. Combien d'heures dure cette abomination ? Nul ne le saura jamais. Il faut que chacun aille au bout de son acte, c'est-à-dire de sa jouissance. Et encore, cela ne suffit pas à certains. Les plus bravaches, les plus odieux. Ils en redemandent. Les bêtes en rut sont des abruties...

Brisée de partout, dans son cœur, dans son honneur, dans ses os et dans son intimité, Mireille Balin est incapable de résister. Elle n'a plus de larmes dans son corps, plus de force dans son esprit.

Une fois leur forfait accompli, leur appétit de vengeance momentanément rassasié, ces soi-disant représentants d'un nouvel ordre français ordonnent à Mireille de se rhabiller. Ils ne la regardent même plus. Elle n'est plus qu'une épave malmenée par un ouragan.

Ils la relèvent et la poussent devant eux comme devaient l'être les sorcières sous l'Inquisition. Puis, ces valeureux héros ramassent ce qui reste d'Aloïs Deissböck, tombé dans le coma sous la violence des coups.

Ils traînent ce couple jusqu'à Nice où il est jeté en prison. Certains regrettent que les culs-de-basse-fosse n'existent plus. Ah, ils ont bien *travaillé*. La France devrait les remercier. Pourquoi pas les décorer ? Car ces humanoïdes ne cachent pas leur fierté. Et ne vont pas manquer de s'en vanter.

Le destin de Mireille Balin s'est, ce jour-là, transformé en tragédie. Quel mot pourrait résumer son état physique et psychique ? Il n'en existe aucun. Même les dictionnaires ont leurs limites.

Lorsque la nuit vient mettre un terme à cette journée déplorable, Mireille Balin est effondrée. Elle ne s'en relèvera jamais.

## VUE DU ROCHER

Il n'était pas prévu qu'elle apparaisse pendant l'été. Sa naissance était programmée pour les premiers jours de l'automne. Presque à la fraîche après les mois qui chauffent à blanc le rocher monégasque. Mireille aurait dû être une fleur de nouvelle saison, elle sera une anthémis d'été.

La faute incombe à un accident de voiture survenu sur la corniche reliant Nice à Menton. Rien de bien grave, mais la jeune Anita, qui n'affiche que dix-neuf ans, en sort sévèrement secouée. Au vu de son état de grossesse, le médecin ne veut prendre aucun risque : il faut sauver l'enfant.

L'événement a lieu dans la demeure familiale

du boulevard de l'Ouest. Le désormais grand-père, Charles-Eugène Balin, du haut de ses cinquante ans, s'empresse d'aller déclarer cet événement à la mairie de Monte-Carlo. Il en profite pour dévoiler les prénoms complets de la nouvelle née : Blanche Mireille Césarine. Qui a poussé son premier vagissement le 20 juillet de l'an de grâce 1909.

Sa mère se prénomme, donc, Anita. Née Locatelli à Turin. Du sang italien coule dans les veines de Mireille. Et l'on sait que ce sang-là bout plus vite que les autres.

Anita travaille en tant que repasseuse. Son mari, Charles-Joseph Balin, affiche vingt-trois ans et exerce la profession de typographe. Il est né à Miramas, à l'ouest des Bouches-du-Rhône. S'ils se sont retrouvés à Monaco, c'est à cause de Charles-Eugène qui a constaté, avec justesse, que la principauté était en pleine mutation. À l'heure où fiacres et diligences continuent d'encombrer les rues, lui tient les fonctions très modernes de camionneur.

Les Balin se sont installés dans la partie ouest de Monaco, occupée par une faune très populaire, c'est-à-dire essentiellement prolétaire. Ce quartier

est traversé par la ligne de chemin de fer et il n'y a pas beaucoup à marcher pour se retrouver en France.

Monaco n'est pas encore l'espèce d'écrin pour rupins qu'il finira par devenir. Bien qu'il soit déjà un lieu de villégiature recherché par les nantis. L'endroit est placé sous la haute autorité du Prince Albert I<sup>er</sup> – qui s'apprête à fêter ses vingt ans de règne et qui, de plus en plus, cherche à imposer son autorité. D'ailleurs, quelques jours seulement avant la naissance de Mireille, il a lancé une réforme en profondeur de la police monégasque et de l'organisation des commerces.

Sur l'ensemble du rocher, on cultive l'art de vivre et on veille à la tranquillité des habitants. Un arrêté fraîchement publié rappelle qu'il est « absolument interdit aux navires amarrés ou mouillés dans le port de faire marcher les sirènes, sifflets à vapeur ou tout autre instrument analogue, à quelque moment que ce soit du jour ou de la nuit ». Qu'on se le tienne pour dit.

Tout Monaco est en pleine mutation. Depuis l'ouverture du casino, en 1863, et la suppression

des impôts personnels, fonciers et mobiliers, c'est toute une nouvelle faune qui année après année se rapproche de la principauté. Le travail n'y manque pas.

Charles-Joseph et Anita veulent ce qu'il y a de mieux pour leur fille. Ils visent une éducation de princesse. Par chance, les établissements scolaires monégasques bénéficient d'une excellente réputation. Chaque fin d'année, les concours mettant en valeur les capacités des jeunes élèves sont très prisés par la population locale.

Pourtant la petite famille, qui compte désormais trois enfants (un garçon et deux filles), doit plier bagage pour remonter plus au Nord. Charles-Joseph s'est vu proposer un poste intéressant au quotidien *La Tribune de Genève*. La douceur de vivre monégasque cède le pas à la discipline helvétique.

Mais les Balin restent peu dans ce décor un peu trop montagneux à leur goût. Un événement de dimension mondiale va décider de leur sort. Le 1<sup>er</sup> août 1914, l'Allemagne déclare la guerre à la Russie. Le 3 août, l'Allemagne déclare la guerre à la France. Le 4 août, le Royaume-Uni déclare la

guerre à la France. Le 6 août, l'Autriche-Hongrie déclare la guerre à la Russie. Le 11 août, la France déclare la guerre à l'Autriche-Hongrie, etc. Bref, c'est la guerre. Charles-Joseph juge plus prudent de rentrer en France, le plus au sud possible, c'est-à-dire le plus loin de ce qui s'annonce être comme la ligne de front.

Les Balin s'installent au Cap d'Ail, commune française qui jouxte la Principauté de Monaco. La plupart des habitants y sont des ouvriers franchissant quotidiennement la symbolique frontière, car, de l'autre côté, les prix des loyers commencent déjà à flamber.

Mais Charles-Joseph n'a guère le temps de chercher un nouvel emploi. Il est mobilisé. Il retrouve son grade de sergent, acquis lors de son service militaire, et s'en va bouter les Teutons hors de France. Il a vingt-huit ans.

Peu sensible à ces vicissitudes, Mireille continue de grandir.

C'est une élève méritante, attentionnée. Elle s'intéresse à de nombreux sujets et sait se faire discrète. Son avenir semble prometteur, soutiennent

ses professeurs. Si elle persévère dans cette voie elle peut aspirer à un poste de secrétaire voire de responsable de boutique. De quoi faire rêver. En secret, autour d'elle, tout le monde espère qu'elle fera un *beau mariage*, ce qui signifie non pas qu'elle épouse un bel homme, mais, au moins, un monsieur aux finances solides.

L'idéal serait qu'elle poursuive ses études à Paris. Compiqué, mais non impossible. Contacts et relations permettent d'inscrire Mireille à l'école Saint-Honoré-d'Eylau qui compte en son sein un Cours professionnel pour jeunes filles, tenu par la Communauté des Filles de la Sagesse. La jeune Balin pourra à la fois y apprendre les langues étrangères, le piano et découvrir comment se tenir en société. De quoi faire d'elle une demoiselle tout à fait comme il faut. Le tout sous l'égide d'un enseignement rigoureusement catholique.

Mireille y entre en 1917.

Pour la première fois, elle est confrontée aux rigueurs de la pension. Loin des siens, loin du soleil de Monaco, loin des bains de mer. Elle s'y plie. Elle n'a guère le choix.

Sa famille finira par la rejoindre. Non au sein de l'école, mais à Paris qui se retrouve en pleine effervescence au lendemain de l'armistice. Il y a tout à faire et, sans doute, beaucoup d'argent à gagner. Charles-Joseph se lance dans les affaires et y réussit plutôt bien.

En grandissant, le caractère de Mireille s'affirme. L'élève discrète et attentive se meut en une adolescente turbulente. Elle n'est pas à proprement parler rebelle – ses professeurs et les Filles de la Sagesse ne l'accepteraient pas – mais elle tient à marquer ses différences.

Cela commence par ses tenues vestimentaires. Alors qu'il est de bon ton de s'habiller de manière élégante, mais discrète, elle refuse tout en vrac. Elle préfère s'attifer en garçon manqué, découpe ses bas à hauteur de chaussettes, ricane quand on lui montre certaines tenues. Sur le plan scolaire aussi elle change. Autrefois appliquée, elle semble ne plus s'intéresser à rien. Les cours magistraux la rebutent. Seule la musique offre un certain attrait à ses fines oreilles.

Toutefois, Mireille sait ne jamais dépasser la

limite. Sa petite révolution est une révolution de salon, voire de boudoir. Elle manifeste son mécontentement et ses refus, mais prend soin de ne jamais risquer le renvoi. Ni corsaire ni pirate, elle se contente de monter sur le pont pour clamer son indépendance avant de rentrer dans le rang.

Interrogée sur son avenir, elle n'affiche aucune certitude. Tout juste si elle consent à dire qu'elle se voit bien en concertiste. Piano soliste dans un orchestre lui conviendrait bien.

Les années passent.

La France fait mine d'oublier les millions de morts dans les tranchées et tourne son regard vers un avenir qu'elle espère plus rose que garance. Trop avide de revivre, elle en oublie de se préoccuper de ce qui se passe outre-Rhin.

Paris se réveille, Paris s'amuse, Paris s'encanaille. Mireille n'en profite pas, mais en entend de vagues échos. On sait se distraire dans la capitale. Que ce soit au cinéma – toujours muet –, au théâtre – toujours enjoué – ou au music-hall – toujours léger. On appelle cela les *années folles*. C'est vrai que souffle un vent de folie sur la capitale, devenue *capitale*

*des plaisirs*. Une forme d'aveuglement aussi. Les grandes vedettes du moment sont Maurice Chevalier, Mistinguett, Joséphine Baker. Les postes de radio, qui se vendent comme des petits pains un lendemain de disette, diffusent des refrains joyeux, enjoués. Et puis, si l'on veut rire, on se rend dans les salles obscures où l'inusable Charlot impose un style incroyablement moderne.

Pourtant Mireille ne s'intéresse pas à cette industrie qui tente de devenir un art. Elle ne lit pas les revues évoquant les vedettes à la mode, ne se pâme pas en admirant des photos de jeunes premiers, n'envie pas les manières de ces dames du grand écran.

Elle quitte son école et repasse sous la coupe de sa mère, qui la surveille de près. Anita veille à ce que sa fille ne manque de rien, mais refuse tout excès. Elle n'est pas du genre à lui confier un pécule pour aller faire la fête avec ses amies. Puisqu'elle a tout ce dont elle a besoin à domicile, pourquoi chercher ailleurs ? Jeune fille de bonne famille elle est, jeune fille de bonne famille elle doit rester.

Alors, voguant sur son indolence, Mireille se cherche un avenir. Elle a tout son temps, estime-t-elle.

Hélas, il est écrit que toute chose a une fin, y compris les plus belles folies. Une tempête de force mille va balayer les années folles. On craignait de la voir souffler de l'Est, elle provient de l'Ouest. Elle traverse l'océan Atlantique, portée par les alizés, certaine d'atteindre son but. Elle emporte dans ses sombres bagages le krach de Wall Street, le jeudi noir, la crise économique et la cohorte de tragédies qui en découlent... Sa puissance est telle qu'elle réussit à mettre l'Europe à genoux. Finies les joyeuses balades, il faut désormais retrousser ses manches, s'user la santé pour survivre.

Charles-Joseph Balin, qui a pourtant survécu aux tranchées, compte parmi les victimes. Ses affaires s'écroulent comme un château de cartes, l'argent fond dans les banques, les restrictions s'imposent. La ruine approche à grands pas.

Il doit réduire son train de vie et celui de sa famille. Cela signifie fermer les robinets, surveiller les dépenses, repartir quasiment à zéro. Mireille

## VUE DU ROCHER

compte parmi les visées. Il n'est plus question de lui payer des cours de musique. Il n'est même plus question qu'elle reste à ne rien faire. Elle doit se trouver un métier sans tarder. Sa formation la dirige vers un emploi tout désigné : secrétaire.



## PREMIERS PAS

« On demande secrétaire. »

Ce genre d'annonce se retrouve fréquemment dans les colonnes des grands quotidiens. De nombreuses entreprises cherchent des jeunes femmes compétentes pour assurer le fonctionnement du quotidien. Mireille les parcourt avec attention. Elle a établi des critères de sélection : que la firme soit implantée dans Paris intramuros et que ses activités présentent un minimum d'intérêt. Les fabricants de boulons, les experts-comptables, les fournisseurs de l'armée sont systématiquement éliminés.

Chaque jour, elle déchiffre des textes écrits en petits caractères pour, la plupart du temps, n'en

retenir aucun. L'un finit tout de même par attirer son attention. Il émane de la maison de couture Jean Patou. Cette fois, on change de catégorie. On se retrouve dans le prestige, dans l'élégance. Car Patou est l'un des rois de la haute couture parisienne. Depuis la fin de la guerre, il a imposé son style que d'aucuns considèrent comme avant-gardiste. Il a placé la femme au centre de son univers et cherche à la mettre en valeur. Grâce à des tenues superbes, tout en l'aidant dans sa quête d'indépendance. Il la rêve libre, fougueuse, indépendante, audacieuse.

Néanmoins, la presse s'intéresse moins à ces avancées qu'à ses défilés de mode, toujours prestigieux. Jusqu'à trois cents mannequins se faufilent sur la scène dans des décors grandioses face à des invités triés sur le volet. Ces événements vestimentaires s'étendent sur une bonne partie de la nuit, dans une sorte de parade somptueuse.

Mireille a déjà lu divers comptes-rendus dans les journaux. Le nom de Patou est loin de lui être inconnu. Un nom qui virevolte dans tout Paris au même titre que celui de Chanel.

Bien entendu, les bureaux de la société Jean Patou & Cie se trouvent au cœur de Paris. On imagine mal des acheteurs étrangers, ou même provinciaux, s'égarer dans la banlieue. Ils occupent un hôtel particulier non loin de la place de la Concorde, au 7 de la rue Saint-Florentin.

Mireille choisit sa plus belle robe pour se rendre dans ce palais du bon goût. Ce n'est certes pas une robe Jean Patou, mais elle a suffisamment de *chic* pour indiquer que Mlle Balin n'est pas une souillon. Elle n'oublie pas de porter des gants, éléments indispensables pour une jeune femme en société. De toute façon, Mireille déploie en toutes circonstances une élégance naturelle. Ses années de pensionnat lui ont appris à se tenir droite, à se glisser sur le sol plutôt que d'y marcher d'un pas conquérant.

Vu de l'extérieur, l'Hôtel Le Maître – nom officiel des locaux Patou – ne paye pas de mine. Un bâtiment imposant, mais encastré dans une longue colonne de constructions du même style. Il ressemble plus à un immeuble administratif qu'au bateau-phare de la haute couture française.

Tout change dès que l'on en a franchi le seuil. Raffinements, finesses, subtiles trouvailles viennent caresser le regard des visiteurs. De quoi subjugué. Mireille l'est. À en perdre ses moyens.

Elle se présente maladroitement à une employée.

– Je viens pour le poste de secrétaire, dit-elle d'une voix chevrotante.

– Bien sûr, mademoiselle, veuillez me suivre.

Elle traverse le somptueux rez-de-chaussée pour être conduite dans une pièce en forme de boudoir. Un salon d'attente, mais qui n'a rien à voir avec celui d'un médecin. Plutôt l'alcôve d'une princesse. De quoi se sentir bien, d'avoir envie d'y passer la journée.

– Veuillez patienter, on va vous recevoir, lui précise l'employée, toujours souriante.

Mireille est étonnée. Elle s'attendait à se retrouver au milieu d'une cohorte de postulantes transportant des curriculum vitae longs comme le bras. Or, elle est seule. Elle sort de sa poche la petite annonce. «Rendez-vous entre 10 h et midi», y est-il précisé. Il est à peine 10 h 10.

Elle s'assied sur une chaise, qu'elle préfère

aux fauteuils. Une jeune femme seule ne s'installe jamais dans un fauteuil sans y être invitée, lui a-t-on appris.

Elle s'attend à être reçue par un chefaillon ou, au mieux, par Maurice Le Bolzer, chef du personnel et proche ami de Jean Patou. Car Mireille a mené sa petite enquête et a appris que les deux hommes se sont connus pendant la guerre, l'un étant l'ordonnance de l'autre. Jean Patou a servi comme capitaine dans les Dardanelles.

La porte s'ouvre. Apparaît un homme d'une impeccable élégance. Mireille n'en a jamais vu de la sorte. Son costume a été choisi avec soin pour former une harmonie sans égale. Rien d'ostentatoire mais une sorte d'élégance à l'anglaise revue à la mode française. Visage parfaitement rasé, cheveux impeccablement coupés, sourire sincère.

– Entrez, mademoiselle.

Mireille se lève et avance sans précipitation. En entrant dans la pièce, elle comprend que son hôte n'est autre que Jean Patou lui-même.

Il l'a fait asseoir et lui pose les questions d'usage.

– Mireille Balin, répond-elle. Vingt-et-un ans.

J'ai fait mes études à Saint-Honoré-d'Eylau. J'y ai appris le secrétariat.

Ses phrases sont un peu saccadées. Elle n'a toujours pas surmonté son trac.

– Avez-vous une expérience de secrétariat ? lui demande Jean Patou d'un ton distrait.

– Non pas encore.

Mireille ne connaît pas encore bien les hommes. Sinon, elle aurait remarqué que celui qui se tient devant elle, de l'autre côté du bureau, l'écoute peu, mais la regarde beaucoup. Il la déshabille littéralement du regard. Non comme un maquignon, mais comme un esthète à la recherche de l'excellence.

– Vous devriez travailler comme mannequin, lui lance-t-il avec un demi-sourire.

Mireille tombe de haut. À aucun moment elle n'a envisagé cette voie. Mais Patou ne lui laisse guère le temps de réfléchir.

– Allons voir Madeleine, annonce-t-il. Elle nous dira ce qu'elle en pense.

Madeleine n'est autre que la sœur de Jean. L'une de ses plus proches conseillères.

Ils se rendent dans son bureau tout proche où Madeleine confirme le jugement de son frère :

– Vous avez tout pour être mannequin, admet-elle. Vous devriez essayer. Nous organisons souvent des défilés pour des clients étrangers, nous ferons appel à vous.

Mlle Balin ne sait que répondre. La tête commence à lui tourner. Tout cela va trop vite.

– Rentrez chez vous et réfléchissez, lui conseille Patou. Si cela vous intéresse, appelez-nous. Nous vous inscrirons dans nos registres et ferons appel à vous dès que nécessaire. Au revoir, mademoiselle.

Mireille retrouve ses forces pour quitter l’Hôtel Le Maître, la tête dans les étoiles. D’innombrables questions se bousculent. La principale étant : que vont dire ses parents ? Elle était partie dans l’espoir de décrocher un poste de secrétaire et revient avec une proposition de mannequinat !

Or, être mannequin en ce début des années 30 n’est pas bien vu par la haute société. Ces femmes sont assimilées aux comédiennes du temps de Molière : des dépravées, des sans-mœurs. La mannequin est classée à proximité des courtisanes

et des demi-mondaines. Mireille balaie vite ce problème : elle n'aura qu'à mentir. Après tout, il n'y a absolument aucun risque qu'un membre de sa famille ou de l'entourage de ses parents assiste à une présentation Jean Patou.

Ce faisant, elle a déjà répondu à une autre question, plus importante : accepte-t-elle cet emploi ? Elle aurait déjà pu dire oui face à Jean et Madeleine, mais, en jeune fille sage, a préféré peser le pour et le contre. Un *contre* qui ne fait vraiment pas le poids face à son envie de mener une nouvelle vie, de mener une *vraie* vie.

Trop grisée par les effluves de la nouveauté, elle ne se rend pas bien compte qu'elle n'a pas encore de travail. On lui a bien fait comprendre que l'on ferait *occasionnellement* appel à elle et que, donc, elle serait rémunérée à chacune de ses prestations. Car la maison Patou subit elle aussi la crise de 1929 et Jean va peu à peu délaissier la haute couture pour se consacrer au parfum, nettement plus lucratif car il peut se vendre dans le monde entier au même moment.

Mireille n'a pas de métier, mais elle a une

adresse. Que lui a confié Madeleine lors de leur courte entrevue. Il s'agit la maison Martial & Armand, située place Vendôme, toujours en quête de nouveaux mannequins. Cette firme n'a pas le prestige de Patou, mais reste très prisée de la clientèle anglo-saxonne. Son principal défaut est d'avoir un peu trop recours à la fourrure. Loutres, marmottes et ragondins sacrifient leurs vies pour l'éphémère plaisir de ces dames.

L'après-midi même de sa rencontre avec les Patou, Mireille appelle pour confirmer son intérêt. Comme promis, elle est inscrite dans les registres. Aussitôt fait, elle prend contact avec la firme Martial & Armand qui, parce qu'elle est envoyée par M. Patou, l'accueille sans hésitation.

Là, on s'occupe de sa formation. Car être mannequin ne s'improvise pas. Cela implique une certaine façon de se tenir et de marcher.

Mireille apprend vite. Elle a ce *petit quelque chose en plus* qui fait la différence. Après un bref entraînement, elle se retrouve à présenter les tenues de Martial & Armand, puis, à plusieurs reprises, celles de Patou.

«Je défilais toute la journée devant les visiteuses. Je ne mangeais pas assez, mais j'étais très gaie, raconterait-elle. Je n'enviais pas les femmes devant lesquelles je paradais. Au contraire, avec mes camarades, nous nous moquions tellement des travers et des manies de nos clientes, nous les passions au crible avec si peu d'indulgence que maintenant, je n'assiste jamais à une présentation de collection!... Je sais trop bien ce que diraient de moi les mannequins, en se poussant du coude et en étouffant de rire, une fois revenues dans leur salon! »<sup>1</sup>

Désormais, elle est dans la place. On lui conseille d'arrondir ses fins de mois en posant pour des photographes et des publicités. Ce qu'elle accepte, à condition qu'il n'y ait rien de grivois. On la voit paraître sur des cartes postales et, de plus en plus, dans des *réclames* pour des produits féminins.

Grâce à cela, elle agrandit considérablement son cercle de relations. Mireille est de plus en plus sollicitée, mais sort peu. Pour un temps, elle préfère prolonger sa vie paisible. Chaque soir, elle retourne

1. *Ciné-Mondial*, 12 septembre 1941.

dans le giron familial qui l'apaise. Elle continue d'y raconter qu'elle est secrétaire et, pour agrémenter la conversation, invente des anecdotes ou imite des clientes croisées dans la journée.

Mireille s'intéresse toujours peu aux spectacles et préfère la lecture. Elle achète beaucoup de livres qu'elle aime parcourir au calme d'un jardin parisien ou au chaud d'un bistrot de qualité.

L'argent entre de manière régulière. Elle en confie une partie à sa mère et en consacre une autre partie à l'équitation. Elle a hâte de galoper dans les allées du bois de Boulogne, souvent escortée par de distingués messieurs.

Mireille Balin s'est glissée dans une bulle.

Elle a peu conscience de la crise économique dans laquelle s'engluie la France, se soucie comme d'une guigne de la politique étrangère. Elle ne s'aperçoit même pas qu'en multipliant ses activités, elle prend des risques.

Le couperet ne tarde pas à tomber.

La famille Balin est réunie presque au grand complet. Mireille s'amuse avec son frère et sa sœur qu'elle adore taquiner. Le fox-terrier familial se

glisse dans leurs jeux. La maisonnée résonne de leurs rires. Soudain entre Charles-Joseph. Rien qu'à sa façon de claquer la porte et d'attaquer le sol du couloir, tout le monde devine qu'il est de fort mauvaise humeur.

Sans ôter son manteau, il se précipite dans la petite pièce qui sert de salon et claque sur la table un journal plié en trois.

– Ta fille finira dans le ruisseau ! éructe-t-il.

Anita se penche sur l'objet du délit et y découvre une publicité dans laquelle Mireille vante les mérites d'un produit féminin. Pas de quoi fouetter un chat, mais aucun doute là-dessus : Mireille est *cover girl*. C'est le terme à la mode pour désigner ces beautés qui se pavent dans journaux et magazines dans des tenues très diverses.

Drame chez les Balin.

De zélée secrétaire chez Patou, Mireille vient de tomber dans le caniveau. Presque dans la fange. On en a répudié pour moins que ça. Les pires cauchemars s'amoncellent : catin, fille des rues, marie-salope. Le fantôme de Cosette n'est pas loin. Anita tombe en larmes.

Mireille refuse toute échappatoire et, le menton relevé, avoue.

– Oui!

Ce mot seul suffit à résumer la situation et à confirmer sa position.

Elle dévoile la vérité sur son activité de mannequin. Un métier comme un autre, affirme-t-elle, même si l'on y change plus souvent de vêtements que dans n'importe quel autre. Ses parents imaginent les regards lascifs portés sur elle par des messieurs libidineux. Elle tente de les rassurer en leur rappelant que défiler chez Patou ce n'est pas comme s'exhiber au Chabanais ni au Sphinx, deux bordels de luxe.

Surtout, Mireille met en avant sa soif de liberté. Bien sûr, elle apprécie le cocon familial, mais elle n'a aucune envie de suivre le parcours de sa mère. Elle veut vivre, respirer, voyager, rencontrer des personnalités hors norme. Elle s'imagine un destin hors du commun, ce en quoi elle ne se trompe pas.

Les explications se prolongent jusque tard dans la nuit. Charles-Joseph et Anita écoutent sans

vraiment comprendre. Pour eux, Paris est devenue une ville de perte. Ils auraient mieux fait de rester à Monaco.

À bout d'arguments, à bout d'explications, Mireille conclut :

– Si vous souhaitez que je parte, je m'en vais tout de suite.

Ses parents se regardent. Ils n'ont plus besoin de se concerter pour donner leur réponse :

– Pas question, répond le paternel. Tu es notre fille et tu resteras notre fille. Cette maison est la tienne. Tu peux y rester aussi longtemps que tu veux et, si tu préfères partir, tu seras toujours la bienvenue.

Chacun tombe dans les bras de l'autre. La tempête est passée.

Mireille annonce qu'elle souhaite, au moins pour un temps, profiter des bienfaits du giron familial.

Elle reste.

Pourtant, elle vient de franchir une étape cruciale : elle a acquis son indépendance.